

Henri comte de Chambord **Journal** (1846-1883)

Carnets inédits

Texte établi et annoté par Philippe Delorme

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE



JOURNAL (1846-1883)

Henri comte de Chambord

JOURNAL (1846-1883)
Carnets inédits

Texte établi et annoté par
Philippe Delorme

François-Xavier de Guibert
3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

© Office d'Édition Impression Librairie (O.E.I.L.)
F.-X. de Guibert, Paris, 2009
www.fxdeguibert.com
ISBN : 978-2-7554-0345-9
ISBN pdf : 9782755411683

Préface

Nous devons à M. Philippe Delorme une grande reconnaissance pour ses ouvrages historiques. Les recherches qu'il mène avec succès lui ont permis de rendre aux personnages qu'il nous présente toute leur vérité. Aussi, c'est avec joie que nous retrouvons chacun de ceux-ci au fil de nos lectures.

Voici le Journal encore inédit du comte de Chambord, un homme d'exception qui, à son époque, ne fut pas toujours aimé parce que trop peu connu. Pas toujours compris car l'idéal qu'il incarnait semblait, à beaucoup, inaccessible. Inutile de décrire son caractère, les pages qui vont suivre parlent d'elles-mêmes.

Le comte de Chambord fut avant tout un homme de fidélité. Fidèle à la tradition de notre branche capétienne. Fidèle, quelles que soient les circonstances, à ceux nombreux qui, en notre pays, se tournaient vers lui, le considérant comme l'héritier légitime de notre monarchie.

Un exemple célèbre, celui du drapeau blanc, mal interprété, illustre sa position. À mon grand-père, son neveu Robert, prince de Bourbon et duc de Parme, fils de sa sœur et héritier, il répétait ce qu'il avait déjà maintes fois déclaré officiellement : « Quelle que soit la couleur du drapeau, je l'embrasserai. » Ne l'oublions pas, le choix du bleu (couleur du manteau de la Vierge), du blanc (celui des commandements du roi), du rouge (martyre de saint Denis) avait été décidé, jadis, par son aïeul Louis XV pour sa garde personnelle. Comment aurait-il pu les rejeter ? Ce qu'il refusait était le principe que la Révolution incarnait à ses yeux. « Personne, sous aucun prétexte, n'obtiendra de moi que je consente à devenir le roi légitime de la Révolution. » Et encore : « Amoindri aujourd'hui, je serai impuissant demain. Ma personne n'est rien. Mon principe est tout. »

À une époque où notre pays émergeait à peine d'heures parmi les plus dramatiques de son histoire, entraînant dans sa chute l'Europe entière derrière lui, il nous est difficile de critiquer aujourd'hui le choix que fit le comte de Chambord.

Ce grand prince ne peut oublier en conscience de quelle race il est issu. Pour lui, « les grandes heures de Reims sont celles de la France ». Lorsque le roi venait chercher l'onction royale dans cette basilique – celle du baptême de Clovis –, elle lui conférait, avec la sainte ampoule, un sacre, véritable sacrement assurant la continuité des rois à leur mission.

Henri Charles Marie Dieudonné de Bourbon, duc de Bordeaux, comte de Chambord, Prince de France, quittera cette terre un 24 août pour retrouver, en l'aurore de sa fête, le plus grand roi que la France n'ait jamais eu, son aïeul direct, Saint Louis.

Dans une foi sans partage, ils ont pu offrir au Roi des rois, « au Christ Roi de France » (saint Pie X), le cœur de leur Patrie tant aimée, le cœur d'une France qui, en son âme, n'a jamais démerité.

*Princesse Françoise de Bourbon de Parme
Princesse Édouard de Lobkowitz*

Son Altesse Royale
la Princesse Françoise de Bourbon de Parme,
Princesse Édouard de Lobkowitz

Avant-propos

Henri V, comte de Chambord Le roi manqué

Avec un autre caractère, une autre éducation, avec davantage d'audace et de sens des réalités, il aurait pu changer le cours de l'histoire de France. Lorsque Henri Charles Ferdinand Marie Dieudonné de Bourbon, petit-neveu du roi Louis XVIII, voit le jour dans le pavillon de Marsan aux Tuileries, le 29 septembre 1820, sa naissance est d'abord saluée par des débordements d'enthousiasme. Alphonse de Lamartine, qui n'est pas encore républicain, le surnomme « l'Enfant du miracle ». En effet, son père, le duc de Berry, fils du futur Charles X, a été poignardé plus de sept mois auparavant, à la sortie de l'Opéra. Louis-Pierre Louvel avait pensé, par ce régicide, éteindre la lignée des Bourbons qu'il poursuivait d'une haine inexpiable. Mais, à la surprise générale, la duchesse de Berry, née princesse Marie-Caroline de Bourbon-Siciles, avait alors révélé qu'elle était enceinte...

Ainsi donc, Henri est marqué, dès sa naissance, par le sceau de la Providence. Baptisé dans l'eau du Jourdain que Chateaubriand a rapporté de Terre sainte, le petit prince reçoit le titre de duc de Bordeaux, en hommage à la première ville française ralliée à Louis XVIII en 1814. Alors qu'il est encore au berceau, le château de Chambord lui est offert par souscription nationale. Henri est confié aux soins affectueux de la vicomtesse de Gontaut-Biron, déjà gouvernante de sa sœur aînée, Louise. À partir de six ans, il passe entre les mains de Matthieu duc de Montmorency, ancien ministre des Affaires étrangères, fondateur de la société secrète des Chevaliers de la Foi. À ce premier gouverneur, succéderont le duc de Rivière, un vétéran de la chouannerie, puis le général baron de Damas – aussi fervent catholique qu'ultra-royaliste – qui avait combattu Napoléon I^{er} sous l'uniforme russe. Éduqué par les meilleurs précepteurs, dont Joachim Barrande, ancien major de Polytechnique, Henri doit cultiver son corps comme son esprit. Il fait de longues promenades à Versailles et à Trianon, s'exerce à la gymnastique et au tir au pistolet. Il joue également avec des camarades de son âge, choisis parmi les fils des dignitaires de la cour.

La révolution de 1830 survient tel un séisme au cœur de cette enfance idyllique. Le prince n'a pas encore dix ans quand son grand-père et son oncle Louis-Antoine duc d'Angoulême, abdiquent en sa faveur, le 2 août, à Rambouillet. Abdication sans portée réelle, puisque le duc d'Orléans, Louis-Philippe, sera nommé quelques jours plus tard roi des Français. Pour les Bourbons de la branche aînée, c'est de nouveau l'exil. Charles X et les siens s'établissent au palais de Holyrood, l'ancienne résidence des souverains d'Écosse, à Édimbourg, une demeure mélancolique et poussièreuse aux allures de prison. Le monarque déchu attend le 27 novembre 1830 pour confirmer aux cours européennes l'« avènement » de Henri V – qui porte désormais le titre de courtoisie de comte de Chambord.

Charles X s'est réservé la régence de son petit-fils, au grand dam de sa bru. Car l'impétueuse Marie-Caroline ne saurait vivre de regrets éternels. Sans tarder, elle veut agir pour replacer son fils sur le trône de Saint Louis. Le 29 avril 1832, elle débarque en Provence. Comme presque personne ne bronche à son approche, elle pique vers l'Ouest, escomptant à tort l'embrasement d'une nouvelle Vendée. Traquée par la police, l'aventureuse princesse trouve refuge dans une maison de Nantes, où elle se terre durant quatre mois. Capturée enfin, elle est enfermée dans la citadelle de Blaye où, le 10 mai 1833, elle accouche d'une fille, prénommée Anne Marie Rosalie, qui mourra six mois plus tard. La duchesse de Berry prétend s'être remariée secrètement avec un gentilhomme napolitain, le comte Ettore Carlo Lucchesi-Palli, deuxième fils du prince de Campo Franco. L'opinion publique, incrédule, aura tôt fait de donner à cet époux obligeant le surnom de « saint Joseph » !¹

1. Toutefois, Marie-Caroline et Ettore Carlo Lucchesi-Palli auraient bel et bien été mariés. Du moins si l'on en croit un acte récemment exhumé des Archives secrètes du vicariat de Rome, en date du 14 décembre 1831. Ce certificat paraît avoir été écrit de la main du père Jean Louis Rosaven, théologien jésuite et fidèle royaliste, qui les aurait « conjoints en mariage légitime sans présence de témoins, comme [il] en avai[t] le pouvoir », « des raisons de la plus haute importance les empêchant de le faire publiquement, muni de toutes les facultés spéciales nécessaires pour procéder à cette union dans le plus grand secret ». Trois copies de cet acte auraient été établies, « dont deux pour les parties contractantes, la troisième devant rester déposée dans les Archives secrètes du vicariat de Rome en témoignage de la vérité ». Ce dernier exemplaire est complété par une apostille de la duchesse de Berry : « Nous soussignés certifions la vérité de l'acte ci-dessus. Rome ce quatorze décembre mil huit cent trente et un. Marie Caroline. » Suit la signature du marié : « Hector Charles Lucchesi-Palli » (« L'honneur retrouvé de la duchesse de Berry », article de Daniel de Montplaisir, *Historia*, février 2008, pp. 38 sqq.). Toutefois, il n'est nullement improbable que cette « attestation d'acte de mariage [soit] un faux établi *a posteriori* pour les besoins de la cause par un père jésuite complaisant » (préface de Claude Ribbe, *La Vendée et Madame*, par Alexandre Dumas, Paris, 2009, p. 31, note).

Le 8 juin, la princesse est expulsée vers l'Italie où elle rejoint l'accommodant Lucchesi-Palli. Ensemble, ils auront trois filles et un fils, à l'hérédité moins contestable. Dorénavant, l'ex-duchesse de Berry n'est plus censée appartenir à la famille royale de France. Henri lui-même se scandalise du faux-pas de sa mère: « Qu'ai-je à faire avec ce M. de Lucchesi ? J'espère qu'on ne m'obligera pas à voir cet homme-là ! [...] ma mère a une fille, mais cet enfant ne peut pas être ma sœur [...] et s'il a encore d'autres enfants, que veut-on que je fasse de tous ces marmots ? »

Plus que jamais, Charles X prend en mains l'éducation de son petit-fils, avec l'aide de l'ancien dauphin et de la duchesse d'Angoulême, Marie-Thérèse, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, l'unique rescapée du Temple. Sous une telle fêrûle, il n'est nullement étonnant que Henri fasse siens les « immortels principes » de la monarchie traditionnelle. D'ailleurs, Barrande, suspecté de libéralisme, se voit cantonné aux matières scientifiques, tandis qu'on lui adjoint un professeur de lettres, et que deux jésuites viennent éclairer le jeune prince de leurs lumières, provoquant la démission du baron de Damas. Celui-ci est aussitôt remplacé par le général de Latour-Maubourg, un vétéran des guerres de l'Empire, secondé par le général comte d'Hautpoul, avec les fonctions de sous-gouverneur. Quant à Barrande, il cède bientôt la place à Mgr Denis-Luc Frayssinous, évêque *in partibus* d'Hermopolis, académicien et ancien ministre de l'Instruction publique. Et Chateaubriand d'évoquer, « dans les soirées d'hiver, [c]es vieillards, tisonnant les siècles, au coin du feu, enseignant à l'enfant des jours dont rien ne ramènera le sommeil ».

En 1832, les Bourbons se sont installés à Prague, au château royal du Hradschin, mis à leur disposition par l'empereur François I^{er}. « Henri est mince, agile, bien fait, rapporte Chateaubriand. Il est blond, il a les yeux bleus avec un trait dans l'œil gauche qui rappelle le regard de sa mère. Ses mouvements sont brusques ; il vous aborde avec franchise ; il est curieux et questionneur, c'est un vrai petit garçon comme tous les petits garçons de son âge. » Le 27 septembre 1833, le comte de Chambord, qui entre dans sa quatorzième année, célèbre sa majorité dynastique. Vêtu d'une redingote surmontée d'une fraise à la Henri IV, il reçoit une délégation de légitimistes. Trois jours plus tard, il publie son premier manifeste public, rédigé par l'indispensable Chateaubriand, « protestation solennelle contre l'usurpation de Louis-Philippe, duc d'Orléans », où il revendique clairement « le maintien de [ses] droits et de ceux des Français ». De plus en plus, les fidèles de la branche aînée se partagent entre « carlistes », partisans

du vieux Charles X, et « henriquinistes », favorables à l'espérance d'une monarchie plus moderne qu'incarnerait Henri V.

Les cérémonies du couronnement de Ferdinand I^{er} de Habsbourg comme roi de Bohême, en 1836, précipite le départ de la famille royale, qui avait toujours considéré le Hradschin comme une résidence provisoire. Pendant l'été, le duc de Blacas – faisant office de ministre de la Maison du roi – acquiert le château de Kirchberg dans le Waldviertel, à une journée de Vienne. Mais dès l'automne, les exilés prennent le chemin de Goritz, près de Trieste, où ils arrivent le 21 octobre. Charles X vient d'entrer dans sa quatre-vingtième année, un record dans la dynastie capétienne. Il est à peine installé dans le palais du comte Coronini-Cronberg qu'il succombe au choléra, le 6 novembre. Quoique Henri V règne nominalelement depuis 1830, son oncle le très éphémère Louis XIX décide d'assumer à sa place les prérogatives royales, en tant que nouveau chef de famille. Encore prend-il le soin de préciser : « Le plus beau jour de sa vie serait celui où, les droits de son neveu étant reconnus, il pourrait s'occuper uniquement des choses du Ciel. »

À seize ans, le comte de Chambord n'envisage pas un instant de se révolter contre le duc et la duchesse d'Angoulême qu'il considère comme ses parents. Quant à sa véritable mère, il ne la voit qu'épisodiquement, dans son château de Brunnsee, en Styrie, ou au palais Vendramin, qu'elle a acheté à Venise en 1837. Depuis la mort de Charles X, la petite cour est demeurée à Goritz, au palais Strassoldo, vivant au rythme d'une étiquette pesante et surannée. Le vicomte de La Rochefoucauld, qui rencontre Henri en 1839, découvre « un bel adolescent dont la physionomie, pleine d'intelligence et de dignité, m'apprit dans le premier regard que son cœur venait au-devant de moi ». À La Tour-Maubourg, malade, n'a pas tardé à succéder, comme gouverneur du prince, le comte de Bouillé, puis en 1837, le comte Emmanuel de Cossé-Brissac. Henri apprend l'art militaire auprès du général Clouet, ancien chef de la chouannerie de Mayenne. Le chevalier Cauchy, membre de l'Institut, lui enseigne les disciplines scientifiques, le comte de Montbel les sciences politiques et l'économie, tandis que l'abbé Trébuquet est chargé de la philosophie et de l'histoire ancienne. Dès 6 heures du matin, Henri s'entraîne au tir au pistolet et à l'escrime avec son maître d'armes. Le reste de la journée fait alterner les leçons, la dévotion, les promenades et les mondanités. Latiniste distingué, le comte de Chambord parlera aussi allemand, italien et anglais. Érudit en histoire dynastique européenne, il restera persuadé que la Révolution de 1789 représente le mal absolu, et que depuis lors, des forces destructrices

sont partout à l'œuvre pour détruire l'ordre traditionnel. Cette conviction, qui conditionnera toute son activité politique, le comte de Chambord la gardera pour toujours ancrée en lui. Ce faisant, il se fera le héraut d'une contre-révolution qui, par son dogmatisme idéologique, évoque davantage une révolution à rebours qu'un retour à l'empirisme de l'Ancien Régime classique. En ce sens, Henri V, imprégné du romantisme du XIX^e siècle, apparaît bien comme un homme de son époque...

Le prince a dix-huit ans, en 1838, lorsque le duc de Lévis, ancien aide de camp du duc d'Angoulême, est placé à la tête de sa maison et devient son principal conseiller. Selon l'habitude de l'aristocratie et des familles souveraines, Henri entreprend alors plusieurs voyages d'études à travers l'Europe, avec Lévis et Montbel, protégé par un incognito très relatif. C'est d'abord le royaume lombardo-vénitien, alors dépendance de l'Autriche, puis les provinces extérieures de l'Empire, du Banat à la Transylvanie. En septembre 1839, il séjourne à Rome où il est reçu en audience par le pape Grégoire XVI. L'année suivante, il parcourt la Bavière et la Saxe. Le 28 juillet 1841, près de Kirchberg, Henri est victime d'un grave accident de cheval. Sa monture, effrayée par un troupeau de bœufs, se renverse sur lui. La cuisse fracturée au col du fémur, il lui faudra presque un an pour marcher sans canne, et encore boitera-t-il toute sa vie.

À l'automne de 1843, le comte de Chambord accomplit son premier geste politique en recevant ses partisans dans un hôtel particulier de Belgrave Square, à Londres. Pendant plusieurs semaines, des centaines de légitimistes – notables, industriels, commerçants, paysans et ouvriers – traversent la Manche pour venir rendre hommage à leur roi. Parmi eux, cinq députés seront « flétris » à leur retour par un vote de la Chambre. Démissionnaires, ils seront facilement réélus. Mais il faudra attendre le 3 juin 1844, et le décès du duc d'Angoulême, pour que Henri V fasse acte public de prétendant, en adressant une protestation à son cousin Louis-Philippe I^{er}, roi des Français, rédigée en ces termes :

« Devenu, par la mort du comte de Marnes [le titre utilisé par le duc d'Angoulême en exil], chef de la maison de Bourbon, je regarde comme un devoir de protester contre le changement qui a été introduit dans l'ordre légitime de succession à la couronne et de déclarer que je ne renoncerai jamais aux droits que, d'après les lois françaises, je tiens de ma naissance.

« Ces droits sont liés à de grands devoirs qu'avec la grâce de Dieu, je saurai remplir; toutefois je ne veux les exercer que lorsque, dans ma conviction, la Providence m'appellera à être véritablement utile à la France.

« Jusqu'à cette époque, mon intention est de ne prendre dans l'exil où je suis forcé de vivre que le nom de comte de Chambord ; c'est celui que j'ai adopté en sortant de France ; je désire le conserver dans mes relations avec les cours. »

Si Henri V n'entend pas abdiquer ses droits héréditaires, il craint aussi « un fardeau [qu'il] ne saurai[t] être capable de supporter », comme il l'avait confié quelques années auparavant au comte de La Ferronnays. Monarque d'élection divine, il n'acceptera jamais de reconnaître dans le peuple la source de la souveraineté. Il a fait sien ce conseil du testament de Louis XVI : « Je recommande à mon fils s'il avait le malheur de devenir roi, de songer qu'il ne peut faire le bonheur du peuple qu'en régnant suivant les lois, mais en même temps qu'un roi ne peut les faire respecter et faire le bien qui est dans son cœur qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire, et qu'autrement, étant lié dans ses opérations, et n'inspirant pas le respect, il est plus nuisible qu'utile. »

Mais si cette conception de l'autorité royale restera, jusqu'à sa mort, l'axe de sa pensée politique, il ne se résoudra cependant jamais à user de la force pour affirmer son droit et reconquérir le pouvoir, répugnant sans doute à déclencher une guerre civile. À la grâce de Dieu, il laissera le choix du moment propice...

Après la mort de son mari, la duchesse d'Angoulême préfère quitter Goritz, auquel s'attachent trop de tristes souvenirs. Aussi achète-t-elle, pour cent soixante quinze mille florins, aux héritiers du duc de Blacas – mort en 1839 – le château de Frohsdorf, une lourde bâtisse située au cœur d'un domaine agricole et forestier de trois mille hectares, près de Wiener-Neustadt, à cinquante kilomètres au sud-est de Vienne. C'est là que, le 10 novembre 1845, la sœur du comte de Chambord, Louise, épouse le prince Ferdinando Carlo de Bourbon, fils du duc de Lucques, Charles II, héritier du trône de Parme. Pour Henri également est venu le temps de convoler. Sans se soucier de la consanguinité, on songe d'abord à l'unir à sa propre tante, l'une des plus jeunes sœurs de sa mère, et qui porte d'ailleurs le même prénom, Maria Carolina de Bourbon-Siciles. Louis-Philippe I^{er}, qui n'a guère envie de voir se perpétuer la branche aînée des Bourbons – et dont la femme, Marie-Amélie, est la sœur du roi François I^{er} des Deux-Siciles – fait pression pour que ce mariage ne se réalise pas. On se tourne ensuite vers la grande-duchesse Elisaveta de Russie, mais son oncle, le tsar Nicolas I^{er}, exige que les noces soient célébrées selon le rite orthodoxe...

En 1843, durant un séjour à Venise, Henri s'était épris de l'archiduchesse Maria Beatrix d'Autriche-Este, fille cadette du duc de Modène François IV.

Mais la princesse, secrètement fiancée à l'infant don Juan, fils cadet de don Carlos – le « Charles V » des carlistes espagnols –, avait décliné cette offre. Finalement, c'est sa sœur aînée, Maria Theresia – Marie-Thérèse –, que le comte de Chambord épousera trois ans plus tard. Corseté de principes moraux, très novice en matière féminine, Henri trouve à son goût cette « vieille fille » de vingt-neuf ans dont le sourire et la taille élégante ne compensent pas un visage déformé par les forceps, un physique ingrat et une absence totale de charme. Si elle possède une âme généreuse, la future comtesse de Chambord est d'une vertu intraitable et d'un esprit borné. Plus grave, elle se révélera incapable de donner un héritier à son mari. Furieux de n'avoir pas été prévenu du mariage, le chancelier Metternich interdit qu'il ait lieu à Vienne. Le 16 novembre 1846, Henri rejoint donc sa femme à Bruck-sur-la-Mur, un bourg perdu de Styrie.

La révolution de Février 1848 surprend le comte de Chambord à Venise. Dans la chute de l'usurpateur Louis-Philippe, il distingue la main de Dieu. Il ne se précipite pas pour autant à Paris, redoutant de s'impliquer dans la lutte des partis. Il faut que Venise s'embrace à son tour, pour qu'il consente à regagner Frohsdorf, tandis que tout l'Empire des Habsbourg manque d'être submergé par la déferlante libérale. Cependant que Louis-Napoléon Bonaparte, soutenu par les royalistes du parti de l'Ordre, conquiert la présidence de la République, Henri V s'enferme dans son superbe attentisme, espérant un improbable signe du destin. C'est à peine s'il daigne accueillir ses fidèles à Ems, en août 1849, puis à Wiesbaden un an plus tard. À ceux, comme La Rochejacquelein, qui lui conseillent de retremper sa légitimité historique dans un appel au peuple, le comte de Chambord oppose un refus farouche. S'il reconnaît la nécessité de promouvoir les « libertés publiques » dans le cadre d'une ambitieuse décentralisation, et propose une forme de « monarchie tempérée » – sans succomber néanmoins aux charmes du parlementarisme –, il continue de se considérer comme l'unique détenteur de la souveraineté.

Le coup d'État du 2 décembre 1851 le trouve sans réaction. L'audace du futur Napoléon III lui laisse peut-être l'amertume de n'avoir pas osé lui-même employer un tel procédé. D'ailleurs, comment pourrait-il s'associer à la gauche pour prôner le désordre et la rébellion contre le pouvoir en place ? C'est du bout des lèvres, le 25 octobre 1852, qu'il tient à mettre en garde les Français contre la restauration du césarisme, piètre succédané de « la monarchie véritable, la monarchie traditionnelle ». Tout au long du Second Empire, la seule consigne que le comte de Chambord donnera aux membres de son bureau et à ses correspondants régionaux, sera le strict

refus de toute participation à la vie publique, condamnant ainsi les légitimistes à devenir de véritables « émigrés de l'intérieur ».

Pour donner l'exemple, le prince se cantonne dans une retraite absolue, attendant « majestueusement que la restauration se fasse toute seule et que la France, corrigée de ses erreurs révolutionnaires, rétablisse spontanément la race de ses vieux rois ». Et le Grand dictionnaire Larousse du XIX^e siècle de se gausser : « Pendant ce temps, les événements suivent leur cours irrésistible, et la situation de l'immuable prétendant n'est pas sans analogie avec celle du paysan de la fable, qui attendait pour passer que la rivière eût cessé de couler. »

Les tentatives de rapprochement avec les princes d'Orléans, amorcées sous la II^e République, perdent leur caractère d'urgence après l'avènement de Napoléon III. Avant de mourir, en août 1850, le vieux Louis-Philippe I^{er} avait assuré Henri V que ses fils le « servir[ai]ent avec joie et ser[ai]ent les plus fidèles de ses sujets ». Mais l'ambiguïté était demeurée : où les d'Orléans envisageaient une « fusion » entre deux branches d'une même famille d'une égale dignité, le comte de Chambord ne voulait entendre parler que de « réconciliation », les cadets jadis révoltés devant venir faire allégeance, sans condition, à l'aîné de leur race. En 1853, la venue à Frohsdorf du duc de Nemours, le plus légitimiste des princes d'Orléans, ne lève pas l'équivoque, pas plus que la visite que Henri rend à sa tante, la reine Marie-Amélie, trois ans plus tard à Nervi. En janvier 1857, une lettre du duc de Nemours finit de dissiper l'illusion...

Si, jusqu'en 1866, Henri passe l'hiver dans son palais Cavalli, l'une des plus belles demeures de Venise, le reste de l'année se déroule à Frohsdorf, dont il a hérité de la duchesse d'Angoulême, morte en 1851. « Vivre à Frohsdorf, c'était être deux fois en exil », notera sombrement le marquis de Belleval. Dans ce château où le temps semble suspendu, la vie s'écoule selon les rigueurs d'une étiquette que les années n'ont guère modifiée. C'est bien ici la résidence d'un roi. Au rez-de-chaussée, les appartements du comte et de la comtesse de Chambord sont ornés de portraits des anciens souverains. On y remarque également de pieux souvenirs de la Révolution, comme la chemise ensanglantée que Louis XVI portait le matin de son exécution, ou le soulier perdu par Marie-Antoinette en montant à l'échafaud. Une vaste chapelle permet à toute la domesticité d'assister à la messe quotidienne. Au premier étage, sont logés les membres de la famille et de l'entourage, ainsi que les hôtes de marque. Enfin, le second étage abrite une bibliothèque de quinze mille volumes, un fumoir, et les chambres réservées aux « attachés du roi », qui

assurent la liaison avec la France. Le reste de la domesticité, qui s'élève à plusieurs dizaines de personnes, habite dans des bâtiments adjacents, ou encore au village voisin.

Jusqu'à sa disparition, en 1863, le duc de Lévis assume le rôle d'un ministre de la Maison du roi, sans en porter le titre. À ses côtés, le « gentil-homme de service » tient lieu de grand chambellan. Il introduit les visiteurs admis en audience, répond à une partie du courrier et accompagne le prince en voyage. Ces fonctions honorifiques ne donnent lieu à aucune rétribution. Durant le Second Empire, le comte Édouard de Monti de Rezé, le comte de La Ferronnays, le marquis de Foresta et le comte Maxence de Damas se relaieront pour les exercer par périodes de six mois. Sous la III^e République, ils céderont la place au baron de Raincourt, au comte de Blacas, au comte Adheume de Chevigné et au comte René de Monti de Rezé. Enfin, l'attaché du roi présent à Frohsdorf fait office d'aide de camp. Pour sa part, la comtesse de Chambord est entourée de deux dames d'honneur. Enfin, aux premiers rangs du personnel salarié, se placent deux chapelains – dont l'abbé Trébuquet, mort en 1868 et remplacé par l'abbé Curé –, le docteur Carrière et le fidèle secrétaire Moricet, ancien combattant de la dernière guerre de Vendée, qui mourra nonagénaire en 1881.

La journée ordinaire du comte de Chambord commence très tôt, dès 6 heures du matin. S'il va à la chasse – l'une des distractions favorites –, il assiste à la messe auparavant. Sinon, il « fait ses dévotions » – une expression que l'on retrouve souvent dans ses carnets – à 10 heures, avant de déjeuner, fort copieusement. Henri V a hérité du solide appétit de son ancêtre Louis XIV ! L'après-midi commence par la lecture attentive du courrier et des journaux français et étrangers. Puis le prince fait une promenade, en voiture, à cheval ou à pied, à moins qu'il ne retourne à la chasse. Le dîner est servi ponctuellement à 7 heures. La soirée s'achève au salon, où l'on joue aux cartes, à moins que des artistes ne se produisent à Frohsdorf, ou que le prince, s'il est à Venise, ne se rende à l'opéra de la Fenice.

Au cours des dix-huit années du règne de Napoléon III, le comte de Chambord se montre des plus discrets. La stabilité du régime impérial rend chimérique toute idée de restauration royale. Aussi le prince met-il à profit ses loisirs pour voyager. Chrétien fervent, il se rend en pèlerinage à Jérusalem en 1861. Sept ans plus tard, il découvre la Grèce, berceau de la civilisation européenne. Dans le domaine politique, sa Lettre aux ouvriers, publiée le 20 avril 1865, dénote des préoccupations proches du catholicisme

social d'un Frédéric Le Play. La Révolution française, en prônant le libéralisme et l'individualisme, a laissé le travailleur seul et désarmé face à la toute-puissance des patrons. Aussi le comte de Chambord – tout en condamnant farouchement le socialisme – préconise la création d'associations d'entraide, inspirées des corporations de l'Ancien Régime. Sur le plan international, le réveil des nationalités, florissant dans les années 1860, inquiète Henri V. Non seulement ce mouvement remet en cause l'équilibre européen issu de la Sainte-Alliance du congrès de Vienne, mais un prince aussi dévot ne peut admettre que l'unité italienne menace la souveraineté temporelle du pape. En outre, il craint – à juste titre – la montée en puissance d'une Allemagne rassemblée autour de la Prusse.

Le Second Empire est aussi, pour Henri, une époque de deuils cruels. En 1863, il perd son mentor, le duc de Lévis. Un an après, le 1^{er} avril 1864, Louise duchesse douairière de Parme, succombe à la typhoïde. Son frère prend aussitôt sous sa protection ses quatre orphelins qui deviennent pour lui les enfants qu'il n'a jamais eus. Quelques mois plus tard, le 1^{er} août, Ettore Carlo Lucchesi-Palli, duc Della Grazia, succombe à son tour, laissant un passif de trois millions de florins. Pour épurer une partie de ces dettes, qu'il reprend à sa charge, le comte de Chambord doit vendre certains biens historiques appartenant à sa mère, tel le livre de prières de Henri II et de Catherine de Médicis.

Le 16 avril 1870, c'est la duchesse de Berry, souffrant depuis longtemps d'asthme et de troubles cardiaques, qui est terrassée par une attaque d'apoplexie. Le 8 mai suivant, l'Empire libéral est plébiscité par plus de sept millions de Français. Napoléon III pourrait croire son trône indestructible. Pourtant, la défaite de Sedan, puis l'élection, le 8 février 1871, d'une Chambre majoritairement royaliste donne à penser que l'heure d'une restauration a enfin sonné. Quinquagénaire bedonnant, Henri V n'a guère l'allure d'un prince charmant ! Le Grand Larousse le décrit sans fard : « En réalité, comme les simples mortels en ont pu juger par les indiscretions de la photographie, le prince a une physionomie fort ordinaire et même insignifiante ; de plus, il est affligé d'une claudication très marquée, suite d'une chute de cheval, où il eut la cuisse gauche fracturée, et d'une obésité bourbonnienne, qui n'ont rien de précisément olympien... »

La condition essentielle du retour à la monarchie est, plus que jamais, la réconciliation des deux branches de la maison de France : les Bourbons directs, représentés par le comte de Chambord, et les d'Orléans, dont le chef est alors Philippe, comte de Paris, petit-fils du roi des Français. Cette « fusion », différée depuis plus de vingt ans, est enfin réalisée le 5 août

1873, par une visite que le comte de Paris rend à son cousin, au château de Frohsdorf. Désormais, plus rien ne semble s'opposer à ce que Henri V monte sur le trône et que la couronne, après sa mort, passe à l'héritier de Louis-Philippe I^{er}. Plus rien, sauf l'obstination du prétendant à refuser l'évolution politique et les réalités de son temps. Une commission parlementaire avait déjà fixé au 5 novembre 1873 la date de l'entrée du roi dans Paris. Le carrosse et les costumes du sacre étaient prêts, mais le comte de Chambord va faire rater l'opération, le 23 octobre, en publiant une lettre ouverte dans laquelle il réaffirme ne pouvoir abandonner le drapeau blanc de Henri IV, « l'étendard d'Ivry et d'Arques ». Pour les orléanistes, et la grande masse du peuple français, sentimentalement attachés au drapeau tricolore, le prétendant se rend ainsi « impossible ». Mais en vérité, au-delà du symbole, c'est le régime parlementaire tout entier que le comte de Chambord condamne.

Pourtant, le 9 novembre, alors que tout espoir s'est envolé, Henri V entre clandestinement en France et s'installe à Versailles, dans l'espoir vain que le nouveau président, le maréchal de Mac-Mahon, qui est monarchiste, fera appel à lui. Cette piteuse escapade prendra fin douze jours plus tard, par le retour du prince vers son exil autrichien. Sans doute faut-il voir, dans cet échec, l'illustration du dogmatisme du comte de Chambord et de son entourage, enfermés dans une vision figée de la réalité politique. Lui-même n'avait sans doute plus le ressort nécessaire pour répondre à l'invitation pressante de l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup : « Refaites la France [...] et nous irons plus tard planter le drapeau blanc au sommet de la cathédrale de Strasbourg... » Mais peut-être avait-il aussi compris que la Chambre royaliste de 1871 n'était qu'une majorité de circonstances, et qu'il aurait dû, au mieux, se contenter d'un rôle symbolique, pantin sans pouvoir réel.

Dès lors, la république prend racine en France. À chaque nouvelle élection, les députés légitimistes et orléanistes sont un peu moins nombreux. La loi du septennat est votée pour laisser Mac-Mahon en place, en escomptant la disparition prochaine du comte de Chambord. Cependant, la Constitution de 1875, par le fameux amendement Wallon, pérennise le mot de « république ». À Frohsdorf, Henri V n'en finit pas de disparaître, déconnecté des réalités, ressassant ses rancœurs, de plus en plus pessimiste et aigri, dégoûté d'une France qui prend alors la voie du radicalisme anticlérical.

Néanmoins, le prétendant maintient son réseau de correspondants à travers le pays, et caresse encore, parfois, le rêve d'un coup d'État militaire

qui lui restituerait le sceptre de Saint Louis. En 1879, la Marseillaise devient l'hymne officiel et le 14 juillet, fête nationale. Le 24 août 1883, le chef de la maison de France ferme les yeux, au terme d'une longue agonie. Avec lui s'éteint l'ultime prince de l'Ancien Régime, le dernier roi de France.

Comment le comte de Chambord concevait-il son pouvoir ? « Ma personne n'est rien ; mon principe est tout, écrivait-il en 1873. [...] Je suis le pilote nécessaire, le seul capable de conduire le navire au port, parce que j'ai mission et autorité pour cela. » De droit divin, nous l'avons dit, la royauté de Henri V n'aurait cependant pas été sans limites. Le prétendant aurait accepté une charte constitutionnelle dans le style de celle de 1814. Mais pour qu'il puisse appliquer ce programme, il aurait fallu que le Ciel accordât à Henri Dieudonné le bénéfice d'un second miracle...

Philippe Delorme

Présentation

Sans la moindre interruption, durant près de quarante années, du 1^{er} janvier 1846 au 11 août 1883, Henri V a tenu son Journal, ne posant la plume que quelques jours avant sa mort. « Cette fidélité à une humble besogne journalière établirait, à elle seule, de quel esprit de suite M. le comte de Chambord était capable, et comme quoi rien n'a jamais pu le détourner d'un projet une fois arrêté. » L'historien François Laurentie, à qui l'on doit ces lignes, avait entrepris d'en publier des fragments dans la revue *Le Correspondant* en 1910¹. Ce Journal, consigné sur trente-huit agendas de petit format, était alors conservé au château de Frohsdorf, en Basse-Autriche². L'ancienne résidence du comte de Chambord avait été léguée par sa veuve³ au petit-neveu de celle-ci, don Jaime, fils de don Carlos, duc de Madrid. Ce dernier en conservera toutefois l'usufruit jusqu'à sa mort, en 1909.

« Ce ne sont pas les documents historiques qui font défaut, écrit François Laurentie. Il en est un particulièrement, dont la connaissance

1. « Journal du comte de Chambord. Fragments (1846-1848) », *Le Correspondant*, 5^e livraison, 205, 10 décembre 1910, p. 833 sqq.

2. Dans son testament olographe, rédigé le 4 juin 1883, le comte de Chambord stipulait :

« Je donne et lègue à ma bien-aimée femme, en toute propriété, tous mes papiers, cahiers, écrits par moi, lettres, récits de voyages, et cetera, la priant de les faire examiner, de brûler sans hésiter tout ce qui serait inutile ou nuisible, et de ne conserver que ce qui n'aurait aucun inconvénient à laisser subsister. Elle pourra faire faire ce travail par le marquis Maxence de Foresta, monsieur Alfred Huet du Pavillon, Monsieur Adéhaume de Chevigné, et le Révérend Père Bole.

« Si par inadvertance j'avais écrit quelque chose qui fût contraire à la doctrine de la Sainte Église Catholique apostolique et romaine, et de son chef Infaillible, Notre Saint Père le Pape, ou qui fût contraire à la charité chrétienne, je déclare la rétracter ici, demandant pardon d'avance à tous ceux que j'aurais pu offenser. [...] » Carton 172, II B 732, *Haus-Hof- und Staatsarchiv*, Vienne (Autriche).

3. « Je donne et lègue à ma bien-aimée femme, en toute propriété, la terre et la château de Frohsdorf, avec tout ce qu'il contient, meubles, argenterie, livres, tableaux, et cetera. » Testament du comte de Chambord (voir note précédente).

paraît indispensable à quiconque désire élucider la vie et la pensée de l'auguste prince, mort après cinquante-trois ans d'exil, à quiconque même tenterait d'écrire l'histoire des partis en France. C'est le Journal du comte de Chambord. »

Avant de compiler et de transcrire ce précieux document, François Laurentie – dont le grand-père Pierre-Sébastien, avait été l'un des chefs du parti légitimiste – n'avait pas seulement sollicité l'agrément de don Jaime, mais aussi celui de la duchesse douairière de Parme, née Maria Antonia de Portugal.

En effet, c'est à son neveu, le duc Robert I^{er}, que le comte de Chambord avait laissé la majeure partie de son héritage⁴. Si don Jaime était détenteur de certaines archives de Henri V, en tant que propriétaire de Frohsdorf, ses cousins de Parme possédaient également sur elles des droits incontestables. Joseph du Bourg, vieux gentilhomme du comte de Chambord, rallié aux Bourbons d'Espagne, le confirme d'ailleurs dans une lettre adressée à François Laurentie, datée du 11 février 1910⁵, avant le séjour de l'historien en Autriche :

« Je vous remercie de votre lettre et du cordial souvenir qu'elle contenait. Je connaissais la décision des princes à votre sujet ; et je suis très heureux que vous vous chargiez de ce grand labeur. [...] Rassurez-vous, Monsieur, au sujet des caisses de papiers, on m'a affirmé qu'elles étaient en sûreté, fermées – et à l'abri d'indiscrets. On y a regardé, mais peu. Les préoccupations se sont portées sur d'autres points du château. Maintenant il est vide pour quelque temps. Votre préoccupation a été la mienne. J'ai fait à ce sujet ce que j'ai pu de plusieurs côtés différents. On m'a donné les plus fermes espérances et assurances. Cet été, ce sera à vous à prendre connaissance de tout ; et à prendre les moyens avec le concours de Madame la duchesse de Parme pour conserver le monopole de ces documents. On y est disposé. Don Jaime dans les cahiers de notes personnelles du roi n'a vu qu'une nomenclature de lièvres tués. Les appréciations politiques, si perspicaces, surtout les dernières années, ne lui ont rien dit. [...] »

4. « Je donne et lègue à mon neveu Robert, duc de Parme, fils de la duchesse de Parme ma sœur, les trois-quarts du fond de mes biens meubles et immeubles, et à mon neveu Henri comte de Bardi, second fils de la duchesse de Parme ma sœur, le quart du fond de mes biens meubles et immeubles, à l'exception de la terre et du château de Frohsdorf que je laisse à ma bien-aimée femme », Testament (voir *supra*, note 3). Après la mort de la comtesse de Chambord, survenue le 25 mars 1886, le duc Robert et son frère entrèrent en jouissance de cette fortune, dont leur tante avait conservé jusqu'alors l'usufruit.

5. Conservée aux Archives Nationales, dans les papiers Laurentie, sous la cote 372 AP 3.

Le destin ne laissera guère à François Laurentie le temps d'exploiter ses découvertes. Il n'en tirera que deux articles, publiés dans le *Correspondant*⁶, avant d'aller mourir sur le front de la Somme en 1915. Il pourra encore moins réaliser son projet de réaliser une biographie de Henri V.

Le 8 août 1921, don Jaime écrira au frère de l'historien défunt, Joseph Laurentie, afin de lui réclamer certaines archives :

« J'avais confié à votre frère, Monsieur François Laurentie, des papiers de famille extrêmement précieux, pour écrire une histoire du comte de Chambord. Un seul volume a paru et la mort glorieuse de votre frère l'a empêché de continuer un travail qu'il avait commencé si heureusement.

« Sa veuve, votre belle-sœur, que j'ai priée de vouloir bien me restituer tous ces documents auxquels je tiens beaucoup, m'écrit qu'ayant été obligée, pendant la guerre, de quitter son appartement, elle vous les a remis, afin qu'ils fussent en sûreté chez vous.

« Puis-je vous prier, Monsieur, de me faire apporter tous ces papiers à mon nom : chez Monsieur de Canson, 15 avenue des Champs-Élysées, ou de m'indiquer le jour où je pourrai les faire prendre chez vous, par quelqu'un qui serait muni d'un mot de moi ? [...] »⁷

Si, d'aventure, les fameux carnets faisaient partie de ces archives, Joseph Laurentie ne les a probablement pas restitués à don Jaime. Le *Journal du comte de Chambord*, toujours très largement inédit, est donc demeuré dans la famille de Parme. Ainsi, en 1971, dans son ouvrage *Le Drapeau blanc*, Jean-Paul Garnier, cite un passage du carnet de 1873. Le prince Xavier de Bourbon-Parme, auquel il dédicace son livre – « en reconnaissant et respectueux hommage » –, l'avait certainement autorisé à le consulter.

Aujourd'hui, les originaux – ainsi que d'autres documents inédits de même provenance – se trouvent entre les mains d'un propriétaire privé qui préfère conserver l'anonymat⁸. Hélas, les aléas des successions ont fait

6. Le second paraîtra dans le numéro 208 du *Correspondant*, 3^e livraison, 10 août 1911, pp. 417 sqq. : « Journal du comte de Chambord. Fragments (1848-1849) ».

7. Archives Nationales, Papiers Laurentie, 372 AP 22. Dans le même carton, on trouve un extrait du « Journal du comte de Chambord, années 1871 et 1872, copié à la machine par Mme A. Lestra », sur papier pelure. Ainsi d'ailleurs que diverses « reliques », dont quelques cheveux du comte de Chambord, ainsi que de Charles X et de la duchesse d'Angoulême.

8. Nous le remercions sincèrement – ainsi que SAS le prince Charles-Henri de Lobkowicz et sa mère, SAR la princesse Françoise de Bourbon-Parme – de nous avoir donné accès à ce précieux témoignage de l'histoire de France, de nous avoir autorisé à le scanner et à l'éditer. Merci enfin à M. Roch de Coligny, conservateur de ces archives, d'avoir facilité notre tâche.

que deux de ces précieux carnets – ceux des années 1852 et 1853 – ont disparu. Mais, par un heureux hasard, les Archives d'État de Lucques⁹, en Italie, possèdent une version abrégée du Journal, réalisée en 1884-1885 par le jésuite Eugène Marquigny¹⁰. Elle fait partie d'un fonds déposé en 1962 dans cette cité italienne par les quatre nièces de don Jaime, les princesses Margherita, Fabiola, Maria della Neve et Bianca Massimo, filles de l'infante Beatriz et de Fabrizio Massimo, prince de Roviano. Ce fonds comprend vingt-huit cartons, composés chacun d'une vingtaine de liasses, documents disparates sauvés du saccage de Frohsdorf perpétré par les troupes soviétiques, à la fin de la Seconde Guerre mondiale¹¹. L'historien espagnol Juan Balansó les y « redécouvrira » dans les années 1980. Ces archives « perdues » ont fait depuis lors l'objet d'un classement et d'une indexation sommaires.

Dans l'introduction à sa première livraison dans *Le Correspondant*, François Laurentie explique que le Journal du comte de Chambord ne constituait « en quelque sorte que le canevas ou la sèche table des matières d'un autre memorandum infiniment plus détaillé, plus vivant, où tous les événements de la journée ou du moment, tous les hommes rencontrés, interrogés et entretenus, étaient jugés avec la verve et la sagacité les plus surprenantes ». Hélas, ces Mémoires plus complets semblent avoir été perdus.

9. Archives de Frohsdorf, carton X, dossier 3, « Journal de M[onseigneur] de 1852 à 1880 » (80 pages), *Archivio di Stato di Lucca* (Lucques, Italie). Daniel de Montplaisir évoque cette copie très partielle dans son excellente et toute récente biographie *Le comte de Chambord, dernier roi de France*, Paris, 2008. Toutefois, il se trompe lorsqu'il écrit : « Le manuscrit original du journal du comte de Chambord a été, à sa demande, détruit après sa mort » (p. 655).

10. Le 4 mai 1883, le comte de Chambord avait reçu le père Marquigny à Goritz (voir *infra*, chapitre XXXV, note 16). Après la mort du prince, sa veuve demandera au jésuite de venir à Frohsdorf pour inventorier les archives du défunt. Montplaisir cite Auguste Charaux qui, dans *Le R.P. Marquigny*, Lille, 1888, rapporte l'émerveillement de l'ecclésiastique : « Me voici seul dans ce vaste sépulcre, seul avec les papiers et les livres. Madame me dit tout et me confie tout, comme si j'étais de la famille. Ce sont des trésors accumulés : le carnet de Monseigneur, plus de trente petits volumes où se trouve, de sa main, le journal de sa vie... plus d'une douzaine d'énormes cahiers où sont racontés ses voyages... Et les lettres ! » (Montplaisir, *op. cit.* p. 622). Hélas, Marquigny succombera à une hémorragie cérébrale, le 5 août 1885, avant d'avoir mené à bien son travail.

11. Une petite note, sans doute de la main de l'infante Beatriz, sœur de don Jaime (1874-1961), déplore :

« 1867-68

« Journal du c[om]te de Chambord

« Il y a d'autres feuillets : il faudrait tout réunir mais dans l'affreux désordre où les Russes ont mis tout spécialement les papiers en partie salis et déchirés, et par le manque de place pour tout ranger elles [sic] n'ont pu être réunies. »

Étaient-ils demeurés à Frohsdorf? Dans ce cas, l'on peut penser qu'ils ont été détruits ou volés lors de l'occupation du château par l'Armée rouge...

« De là vient même le caractère rapide et souvent aride de ces notes, poursuit Laurentie. Aussi ne les donnons-nous pas comme un chef-d'œuvre de style ou comme la galerie d'un grand peintre, encore que la spirituelle gaîté du comte de Chambord, son sens du pittoresque et ses remarquables dons d'écrivain y apparaissent à plus d'un endroit. Nous les donnons comme un document unique sur la vie des princes en exil dans un temps déjà lointain.

« Il se trouve, d'ailleurs, que même dans ce Journal abrégé, le "prétendant" est infiniment moins laconique vers la fin qu'au début; dans les dernières années, sa pensée se dresse plus nette, plus éclatante, plus altière, au lieu qu'en 1846, le jeune homme reste bref et, pour ainsi dire, réservé. [...]

« À quelque date pourtant que les extraits soient pris, ils présenteront toujours, pour les fervents des grandes causes vaincues, l'intérêt du souvenir. Ils aideront à préciser jusque dans les moindres détails une vie qui fut plus hautaine et grande. Sous la brièveté des phrases à peine bâties, on apercevra les préoccupations habituelles et les goûts d'une âme très noble. Le comte de Chambord, sans doute, aimait la chasse, et toutes les bécasses qu'il a tuées sont, avec une sincérité candide et même avec un soin amoureux, consignées dans son Journal. Mais il était aussi embrasé de patriotisme et la France, vraiment, palpitait en lui: pour qui sait le lire, ce sentiment éclate à chaque ligne et met de la flamme aux brindilles sèches de ses notes.

« Pourquoi, en effet, n'omet-il jamais une visite reçue, sinon parce que les Français reçus à Frohsdorf, à Goritz, à Brunnsee, à Venise, composaient malgré tout la majorité de la liste, – ou encore parce qu'avec les autres – princes et seigneurs, comme dit Bossuet, – on pouvait encore ou parler de la France ou lui être indirectement utile, ne fût-ce qu'en s'informant du train du monde? De même, le Journal analyse chaque jour tous les événements importants de l'Europe et de l'univers, tous les mouvements économiques et constitutionnels, les guerres et les traités; c'est le prince qui se remémore à lui-même l'attention que, par amour pour la France, il a sans cesse portée à ces faits. Par patriotisme, il s'est imposé une discipline intellectuelle et s'est maintenu universellement curieux. Ainsi, sa quotidienne revue de l'histoire du monde, passée sur des feuillets rapides, ressemble souvent à un examen de conscience et à un acte de ferme propos.

« Enfin, le comte de Chambord sait-il, en vrai patriote, se dégager des influences d'une petite cour, nécessairement bornée? Je le crois. Du

moins, il s'y efforce à toute heure. Il écoute les uns et les autres, il veut sincèrement entrer en contact avec toutes les classes. Sa position, il est vrai, apparaît comme extrêmement difficile ; car jamais on ne s'étendra trop sur le malheur des princes exilés : mais l'exil qui suivit 1830 fut tout particulièrement saturé d'amertumes et d'embarras. Toutes les pages du Journal le crient.

« Quel émerveillement donc, que ces feuilles légères conservent encore, dans leur style télégraphique, un air enjoué ! Elles sont simples, mais alertes. Elles témoignent, jusque dans leur monotonie, de la belle humeur du prince autant que de la fermeté de ses principes politiques, moraux, religieux. Dans ces brefs mémentos, il trouve moyen de n'être ni sarcastique ni morose et de rester indulgent : les blâmes formulés sur les personnes se comptent.

« Qu'il y ait dans ce laconisme une certaine diplomatie, on ne saurait le nier. Dans ces carnets sans grande importance extérieure et qui pouvaient "traîner", il était bon que l'arrière-pensée du maître ne transpirât pas toujours. C'est dans le grand livre aux longues appréciations amusantes et fines que l'esprit béarnais du très avisé petit-fils d'Henri IV, – qui n'était point dupe et qui pratiquait même la caricature, – s'en donnait à cœur joie. Ici, il est diplomate. Il le sera jusqu'en 1873. [En note] Il va sans dire que, dans la publication qui va suivre, il y a des lacunes. Nous ne reproduisons pas, certes, la mention de toutes les chasses. Celle de toutes les visites reçues ou faites eût été également fastidieuse. Sur quelques points enfin, la réserve s'imposait. Nous ne publions que ce qui peut laisser une impression exacte et suffisante de l'activité du comte de Chambord. [...] »

Dans son second article, paru le 10 août 1911, Laurentie développe le même thème :

« Répétons-le : ces notes rapides du comte de Chambord ne représentent pas ses "souvenirs". On n'a ici que le calendrier du prince, c'est-à-dire une autobiographie rudimentaire, prise par le côté le plus extérieur, en même temps qu'un abrégé chronologique de l'histoire du monde, telle que pouvait la voir ou l'esquisser au jour le jour, de Frohsdorf, Venise ou Brunnsee, un exilé attentif. Bref, on n'a ici que l'aide-mémoire quotidien du royal proscrit, où, – logiquement, – il omet presque toujours de mentionner les événements, actes, projets et pensées dont il ne peut pas ne pas se souvenir. C'est donc un document dont les silences mêmes sont éloquents. Ainsi, pendant l'année 1848, où les événements de France assiègeront toute la pensée du prince, il n'en écrira dans son Journal que

quelques mots. Son activité politique personnelle n'apparaîtra guère ou n'apparaîtra point. Minutieux dans certains détails jusqu'à la candeur, il ne laissera pas entendre que, dès l'été de 1848, un soulèvement de la Vendée avait été escompté et préparé par les siens.

« Le comte de Chambord se fait donc à lui-même son Dangeau, et son Dangeau incomplet, souvent muet par système sur le principal. Encore tient-il formellement à pouvoir se remémorer le détail de telle journée précise, en notant les entrées et les sorties, la température et le reste. Un prince et ses confidents peuvent avoir besoin de retrouver les circonstances dans lesquelles une conversation a été tenue, de rectifier des faits ou des propos, de couper l'aile aux légendes. Or, nul n'ignore que les circonstances les plus extérieures à un fait, mais qui, en quelque sorte, l'encadrent, aident la mémoire à le faire revivre. À telle péripétie d'une chasse, à telle chute de neige se rattache un grand souvenir. Les notes quotidiennes du comte de Chambord, ce sont donc les jalons au travers desquels il peut en toute sûreté repasser sa vie. D'ailleurs, il en pose assez pour que ses historiens trouvent aisément dans ses notes un arsenal de faits.

« Ils auraient tort seulement de demander à ses mementos la pensée intime du prince et le tout de sa vie. [...]

« Comme aucun document biographique n'équivaut à un "Journal", on ne saurait négliger davantage les calendriers du comte de Chambord, de qui la sincérité plus naïve garantit plus encore l'exactitude. À tout prendre, ces carnets serviront, dans leur mesure, à éclairer la personne du prince, sa vie, son monde et son temps. Avait-on jamais su de la sorte le détail de ses journées ? Sa correspondance est éloquente, il y dépense sans compter les plus nobles phrases : mais ici on le voit moins environné de pompe. On n'a même plus la moindre tentation de le considérer comme un styliste ou un orateur, quelques qualités d'écrivain qu'on lui découvre encore. Il est autre, – plus simple, plus banalement méthodique et laborieux, plus "exilé" même, si l'on peut dire. Dans la steppe de ce Journal, c'est parfois un passé lointain, lugubre et mort, qui semble envelopper le "roi", qui est débordant pourtant de généreux désirs, si accessible à tous, si patriote, et d'une religion si vivante. Même en 1848, même aux confins de la Hongrie révoltée, c'est une vie calme, monotone, à la gaîté trop régulière, qui se déploie dans une éternelle et pénible attente. Le Journal du comte de Chambord fait sentir à merveille ce qu'il eut de douloureux et d'anormal dans cette vie expectante. Toute l'âme du prince était à la France : or, ses carnets relatent de préférence, en proportions symétriques

et froides, ce qui se passe autour de lui, – autour de son corps, – en Hongrie, en Croatie, à Venise ou à Modène. Et c'est un nouveau "document" que ce continuel spectacle d'imprécise, sinon d'inconsciente mélancolie. »

À un siècle, ou presque, de distance, nous pourrions faire nôtres, à quelques détails près, ces phrases de François Laurentie. La publication de ce Journal n'entraîne pas de bouleversantes révélations quant aux options fondamentales du comte de Chambord. Très anecdotique durant les premières années, cet exercice quotidien s'enrichira néanmoins, au fil du temps, de plus en plus d'analyses politiques, surtout après 1870, lorsque l'hypothèse d'une restauration semble gagner en vraisemblance.

Inutile de souligner que l'attachement du petit-fils de Charles X à la Tradition – qu'il associe étroitement à la Religion, pour l'opposer dans son esprit à la Révolution – se devine en filigrane de chaque page. La monarchie selon ses vœux serait résolument catholique, patriarcale et décentralisée, « tempérée » par des conseils élus, voire teintée de social, mais en aucun cas parlementaire. Et si le prince qualifie toujours don Carlos et sa famille d'« Espagnols », et ne laisse jamais supposer qu'il aurait pu les considérer comme ses héritiers dynastiques, il honnit les doctrines orléanistes et ne s'étend guère sur ses deux entrevues avec le comte de Paris, dont il semble toutefois apprécier les manières, voire les idées. Quelques passages du Journal laissent néanmoins transparaître qu'il tenait bel et bien son cousin d'Orléans comme son successeur inéluctable. Mais tout donne aussi à croire qu'il considérerait – non sans amertume – que les espérances du légitimisme ne lui survivraient pas...

Quel statut le prince donnait-il à ce Journal, qu'il a tenu avec une constance de bénédictin – ou de notaire –, durant la majeure partie de son existence, allant jusqu'à le dicter aux extrêmes semaines de son agonie ? Sans doute pas un statut d'aide-mémoire personnel, car rien ne laisse supposer qu'il l'ait feuilleté. Un témoignage laissé à la postérité ? Sans doute, à condition de n'y voir qu'un canevas, une esquisse où les sentiments véritables de l'auteur peinent à se laisser deviner. Se dessine alors le quotidien un peu monotone d'un riche aristocrate oisif, adonné aux plaisirs de la chasse et des voyages, attentif à l'actualité, d'une piété et d'une fermeté morale inattaquables. Car nulle part ailleurs que dans son Journal, même aux heures exaltantes de 1873, le comte de Chambord n'apparaît davantage comme un caractère sans cesse en marge de l'Histoire véritable, pénombreuse statue du Commandeur, spectateur de sa propre destinée...

Ce document, couvrant près de cinquante ans, n'en demeure pas moins un témoignage exceptionnel sur la France et l'Europe du XIX^e siècle. D'autant plus passionnant qu'il est demeuré pendant plus de cent vingt ans quasiment inconnu. Il est rare pour un historien d'avoir l'aubaine d'exhumer un tel trésor !

Bien entendu, il nous a été impossible d'en publier le texte intégral, qui aurait nécessité plusieurs tomes et quelques milliers de pages. Cela n'a pas toujours été aisé d'opérer des coupes dans ce maquis d'informations. Parfois à regret, il nous a fallu supprimer d'innombrables et très matutinales « dévotions », ainsi que des centaines de daims, de perdrix et de lapins inscrits au tableau de ce chasseur impénitent, doublé d'un chrétien scrupuleux ! Beaucoup de visiteurs, fidèles anonymes, ont vu leurs noms rejetés dans les limbes de l'Histoire. Quant aux événements que le prince mentionne, nous n'avons généralement conservé que ceux qu'il accompagne d'un commentaire personnel. Ses traits d'humour ou d'ironie, rares mais parfois percutants, ont été généralement rapportés. De même que ses jugements esthétiques, ses élans de l'âme, ses tristesses ou ses joies, tous chichement mesurés.

L'orthographe d'origine a été respectée – le prince faisait d'ailleurs très peu de fautes, et ses carnets, sauf les toutes premières années, ne comportent pratiquement aucune rature. Nous nous sommes contentés de rajouter quelques accents et quelques majuscules, afin de faciliter la lecture.

Il nous reste à formuler un souhait : que la publication partielle que nous offrons ici du Journal du comte de Chambord serve à renouveler la vision que la postérité a gardée de Henri V, le dernier de roi de France.

Philippe Delorme

I

Je pars après la messe pour Venise

1846

1^{er} janvier. Jeudi.

Messe à St Étienne¹. Visite à l'empereur de Russie² chez son ambassadeur. Il me la rend à l'auberge. Il est parfaitement aimable. Je retourne à Frohsdorf. En France ouverture des Chambres le 27 décembre. L[ouis-]P[hilippe]³ parle de ses bons rapports avec les puissances et de son bonheur domestique. Le congrès des États Unis décide l'annexion du Texas à l'Union.

2 janvier. Vendredi.

Chasse dans les montagnes derrière le château. 8 lièvres. 1 chevreuil. [...]

3 janvier. Samedi.

On fait ses paquets. L'empereur de Russie est parti hier de Vienne p[ou]r retourner par Ollmütz⁴ à Pétersbourg. Son entrevue avec la famille d'Autriche a été froide et sèche. Il voulait le mariage de sa fille la g[ran]de d[uch]esse Olga⁵ avec l'arch[duc] Étienne⁶. À Vienne on ne s'en est pas soucié.

1. Cathédrale de Vienne – *Stefansdom* en allemand.

2. Nicolas I^{er} (1796-1855). Empereur de Russie depuis 1825. Le régime autocratique qu'il a instauré correspond au plus grand développement de la puissance impériale russe.

3. Louis-Philippe d'Orléans (1773-1850). Roi des Français sous le nom de Louis-Philippe I^{er} depuis la révolution de Juillet 1830, qui a chassé du trône Charles X et les Bourbons de la branche aînée.

4. Olmütz: nom allemand d'Olomouc, actuellement en Tchéquie.

5. Olga Nicolaïevna (1822-1892). Fille de Nicolas I^{er} et de l'impératrice Alexandra Feodorovna, née princesse Friederike Luise Charlotte Wilhelmine de Prusse. Considérée comme l'un des meilleurs partis du Gotha, elle épousera la même année le prince héritier Karl Friedrich Alexander de Wurtemberg. La duchesse de Berry avait songé, naguère, à la marier à son fils...

6. Stephan Franz Viktor de Habsbourg (1817-1867), archiduc d'Autriche et gouverneur civil de Bohême. Il est le fils aîné de l'archiduc Joseph Anton Johann Baptist, palatin de

7 janvier. Mercredi.

10 degrés de froid. Départ à 7 ½ h[eur]es. Dîner à Mürrzuschlag. Quantité de neige. À Gratz on trouve le c[om]te Henri O'Hegerty⁷. On couche à Lebring à 11 h[eur]es dans une petite auberge assez propre.

8 janvier. Jeudi.

Départ à 6 h[eur]es. Chasse à Brunsee [sic]. 118 faisans et 1 lapin au Berling-hof. [...] 8 h[eur]es à Marbourg⁸ où je retrouve O'Hegerty⁹ et Nicolay¹⁰. Petit vin blanc. Raymond est charmant et très gai.

9 janvier. Vendredi.

Départ à 5 ½ heures. Temps superbe. Dîner détestable à Podpatch¹¹. Coucher à Laybach¹² à 10 heures. Les chemins sont très bons.

10 janvier. Samedi.

Départ à 6 heures. Le temps est très froid. La montagne de Prévald¹³ n'est pas mauvaise. Arrivée à Goritz à 7 h[eures]: L'archevêque¹⁴, le c[om]te Gleisbach¹⁵ et Billot¹⁶ viennent me voir aux 3 Couronnes¹⁷.

Hongrie (1776-1847), lui-même frère de l'empereur François I^{er}. Il est donc le cousin germain de l'empereur Ferdinand I^{er}, alors régnant. Il sera disgracié pour avoir soutenu la révolte magyare en 1848, et mourra sans alliance.

7. Comte François Pierre Henri O'Hegerty – ou O'Heguerty, on trouve aussi O'Hegherty, voire O'Hegerthy – (1804-1892). Issu d'une noble famille d'origine irlandaise installée en Lorraine depuis Daniel O'Hegerty, partisan des Stuarts, mort en 1745. Page puis gentilhomme de Louis XVIII, Henri O'Hegerty s'est fixé en Styrie vers 1845. Sa sœur Zoé a épousé leur cousin Joseph O'Hegerty, écuyer du comte de Chambord (voir *infra*, même chapitre, note 9).

8. Aujourd'hui Maribor, en Slovénie.

9. Joseph Louis Bernard, vicomte O'Hegerty (1799-1848). Écuyer du duc de Berry, puis du comte de Chambord. Son père, François Pierre Charles comte O'Hegerty, (voir *infra*, chapitre III, note 52) avait été maître d'équitation du jeune duc de Bordeaux, à Prague.

10. Aymar Marie Gabriel Raymond, vicomte – puis comte – de Nicolaj (1818-1893). Ami d'enfance et fidèle compagnon du prince, celui-ci le nomme souvent simplement « Raymond » au fil de son Journal.

11. Plusieurs localités slovènes portent le nom de Podpe. Il peut s'agir ici de Podpe nad Marofom, Podpe ob Dravinji, Podpe pod Skalo ou Podpe pri Šentvidu.

12. Laibach, nom allemand de Ljubljana, capitale de l'actuelle Slovénie.

13. Prevald ou Preval: l'actuel Razdrto en Slovénie.

14. Franz Xavier Luschin, archevêque de Goritz et Gradisca (1781-1854).

15. Capitaine du cercle de Goritz, il avait suivi le convoi funèbre de Charles X, en 1836, avec les chefs militaires et la garde bourgeoise.

16. Ancien procureur du roi à Paris, Jean François Cyr Billot (né en 1789) avait été l'un des précepteurs du duc de Bordeaux, auquel il avait fait un cours de législation.

11 janvier. Dimanche dans l'oct[ave] de l'Épiphanie.

Messe aux Franciscains à 7 ½ h[eur]es. Je vais chez l'archevêque ; je lui donne une boîte avec mon portrait. Visite à Gleisbach ; il est en klein négligé¹⁸. Je fais le tour de la ville. Je revois le maire : Brigatti, et ses assesseurs le professeur Milhartschich, le c[om]te Strassoldo. Foule à mon départ. J'oublie un livre. [...] Dîner à Pordenone.

12 janvier. Lundi.

Je passe la nuit. Arrivé à 4 [heures] ½ à Mestre. Arrivé à Venise. Visite à ma mère¹⁹ et à Mme de Nicolay²⁰. Je dîne chez ma mère. Visite à l'archiduc Frédéric²¹. Déclaration absurde de l'infant d[on] Henri²² dans les journaux sur sa candidature à la main d'Isabelle²³.

17. C'est dans cette auberge de Goritz que les royalistes venus aux funérailles du comte de Chambord, en 1883, adopteront la fameuse déclaration saluant « dans le comte de Paris le chef de la maison de France ».

18. « Petit négligé » – en allemand. « Négligé : [...] – Vêtement d'homme ou de femme, que l'on met chez soi lorsqu'on n'est pas en toilette » (*Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* par Pierre Larousse. Dans les notes à venir, nous désignerons ce précieux ouvrage de référence par ses initiales : GDU).

19. La duchesse de Berry possédait à Venise le palais Vendramin-Calergi, l'une des plus belles demeures Renaissance sur le Grand Canal. Richard Wagner y mourra en 1883. Il est aujourd'hui le siège du Casino municipal d'hiver.

20. Adèle Charlotte Augustine de Lévis, épouse d'Aymar Marie Charles Théodore, marquis de Nicolaÿ, pair de France (1788-1848), mère de Raymond et sœur de Gaston François duc de Lévis (voir *infra*, même chapitre, note 44). Elle était l'ex-gouvernante de Louise d'Artois, duchesse de Parme, qui disait d'elle : « Si je vax quelque chose, c'est à Madame de Nicolaÿ que je le dois. » (Cité dans les *Mémoires du baron de Damas (1785-1862)* publiés par son petit-fils le comte de Damas, tome 2, Paris, 1923, p. 260.)

21. Friedrich Ferdinand Leopold de Habsbourg, archiduc d'Autriche (1821-1847), troisième fils de l'archiduc Karl Ludwig Johann Joseph Lorenz, duc de Teschen (1771-1847). Vice-amiral et haut-commandant de la Marine, il est alors en poste à Venise.

22. Enrique Maria Fernando Carlos Francisco Luís de Bourbon (1823-1870), infant d'Espagne, duc de Séville, troisième fils de l'infant Francisco de Paula Antonio Maria, duc de Cadix, et donc petit-fils du roi Charles IV. En fin de compte, c'est son frère aîné, l'infant Francisco de Asis (1822-1902) qui épousera la reine d'Isabelle II. Quant à lui, il fera un mariage morganatique à Rome, le 6 mai 1847, avec Elena de Castellvi y Shelly-Fernandez de Cordova (1821-1863), fille d'Antonio comte de Castella – et non Castellar (comme l'écrit le prince à la date du 19 février 1847). Le couple sera à l'origine des branches non dynastes des ducs de Séville et de Santa Elena.

23. Isabelle II (1830-1904), fille de Ferdinand VII. Reine d'Espagne à la mort de son père en 1833, son accession au trône a été contestée par son oncle don Carlos, comte de Molina – « Charles V » – car elle contrevenait à la loi salique, d'où les guerres carlistes qui vont ensanglanter l'Espagne au long du XIX^e siècle. Déposée en 1868, Isabelle II s'installera en France, laissant son fils Alphonse XII le soin de reconquérir la couronne en 1874. Le comte de Chambord, partisan farouche de la légitimité, considère Isabelle II comme une usurpatrice.

13 janvier. Mardi.

Messe à S[ain]t Marc²⁴. [...] Je me promène avec ma mère. Visites [...].

Le soir Ernani²⁵ parfaitement chanté. Le ténor Guasco²⁶.

15 janvier. Jeudi.

Visites. [...]

l'abbé Lacambre de Vannes ⁺²⁷ [...]

+ Cet abbé n'est, dit-on, pas bien pensant et m'a prêté en rentrant en France des paroles fausses et fâcheuses.

18 janvier. Dimanche. 2^d après l'Épiphanie.

Prise de voiles de 13 religieuses clarisses auprès de S[ain]t André. Discours du cardinal²⁸; nous visitons le couvent. [...]

19 janvier. Lundi.

Je vais par le pont du chemin de fer me promener à cheval à Mestre²⁹. Le soir réception et comédies chez ma mère, toute la société vénitienne et étrangère y est réunie.

23 janvier. Vendredi.

Beau temps.

Je monte à cheval à Mestre. Je vois la nouvelle galerie de tableaux de ma mère. Le soir au cirque. Parodie du ballet.

24 janvier. Samedi.

[À Venise] On apprend indirectement la mort du duc de Modène³⁰. J'en suis affligé parce qu'il a toujours été dans la droite voie et très bien pour nous. [...]

24. Célèbre basilique Saint-Marc, sur la place du même nom à Venise.

25. Opéra en quatre actes de Giuseppe Verdi, adapté du drame romantique de Victor Hugo *Hernani*.

26. Carlo Guasco (1813-1876). Ce ténor italien avait créé le rôle deux ans auparavant, le 9 mars 1844, sur la même scène du théâtre vénitien de la Fenice.

27. Sans doute l'abbé Guillaume Lacambre, chanoine de Vannes, puis vicaire général de 1867 à 1875.

28. Très certainement le patriarche de Venise, Giacomo Monico (1776-1851).

29. La construction du pont ferroviaire avait été entreprise en 1841, et les premiers trains n'ont commencé à arriver qu'en janvier 1846.

30. Francesco Joseph Karl Ambrosius Stanislaus de Habsbourg, archiduc d'Autriche-Este (1779-1846). François IV duc de Modène, Reggio et Mirandola en 1806 au décès de

26 janvier. Lundi.

[...] Nous prenons le deuil pour le duc de Modène. J'écris à son fils³¹.

31 janvier. Samedi.

[...] Je sors dans la ville [à Venise]. Nous n'allons ni au théâtre, ni dans le monde à cause du deuil du duc de Modène.

1^{er} février. Dimanche 4^e après l'Épiphanie.

[...] Visite. C[om]te Barruel, fils d'un otage du Roi L[ouis] XVI³². [...]

son père l'archiduc Ferdinand Karl Anton Joseph Johann Stanislaus d'Autriche, époux de la princesse Maria Beatrice, fille du duc Hercule III d'Este, et héritière du duché italien. Fervent tenant de la monarchie traditionnelle, il était le seul souverain d'Europe à ne pas avoir reconnu Louis-Philippe I^{er}. Sa fille aînée, Maria Theresia Beatrice Gaétane d'Autriche-Este (1817-1886), se mariera quelques mois plus tard avec le comte de Chambord.

31. L'archiduc Francesco Ferdinando Gemignano d'Autriche-Este – fils aîné de François IV et prince héréditaire –, devenu le nouveau duc de Modène, François V (1819-1875). La lettre de condoléances est datée du 27 janvier 1846 :

« Monsieur mon frère et cousin,

« En apprenant le cruel malheur qui vient de frapper V[otre] A[ltesse] R[oyale], je sens le besoin de lui exprimer tout de suite la part bien vive, bien sincère que je prends à sa juste douleur. Les nombreux témoignages d'intérêt et d'affection que j'ai reçus de votre auguste père, et sa noble et courageuse résolution, au moment des dernières épreuves qu'il a plu à la Providence d'envoyer à ma famille, lui avaient acquis des droits à ma profonde reconnaissance, et sa mémoire restera à jamais gravée dans mon cœur. Je retrouve dans V[otre] A[ltesse] R[oyale] les mêmes sentiments d'amitié, le même intérêt, la même sympathie pour la cause sacrée de la légitimité, et c'est là seulement ce qui peut adoucir pour moi l'amertume d'une si grande perte.

« Je prie V[otre] A[ltesse] R[oyale] d'être mon interprète auprès de tous les membres de sa famille, de leur offrir dans cette circonstance mes bien sincères compliments de condoléance, et de recevoir la nouvelle assurance de tous les sentiments d'affectueux attachement avec lesquels je suis, Monsieur mon frère et cousin, de votre V[otre] A[ltesse] R[oyale] [sic], le bon frère et cousin. » (Citée par François Laurentie, dans *Le Correspondant*, 5^e livraison – 10 décembre 1910, p. 838.)

32. Il s'agit du fils d'Antoine Joseph, comte de Barruel-Beauvert (1756-1817). Militaire puis publiciste royaliste, celui-ci s'était offert pour otage de Louis XVI au lendemain du voyage de Varennes. En 1795, il deviendra le principal rédacteur des *Actes des Apôtres*, feuille monarchiste, sera condamné à la déportation, avant de se rallier opportunément à l'Empire. Cette idée « d'otages de Louis XVI » revient à Firmin de Rozoi, rédacteur de la *Gazette de France* qui, indigné par l'assignation à résidence de la famille royale aux Tuileries, décrétée par l'Assemblée nationale, avaient proposé que le roi et les siens soient remis en liberté, en échange de l'emprisonnement d'otages volontaires, garantissant sur leur vie que le souverain ne quitterait pas le royaume. Une centaine de candidats à cet honneur héroïque se feront connaître entre le 20 juillet et le 2 août 1791.

2 février. Lundi.

[...] Inauguration d'une statue du pape à S[ain]t Lazare chez les arméniens³³. [...] Rafrâichissements arméniens offerts par les pères. [...]

4 février. Mercredi.

Tir au pistolet au jardin. Je mets 17 coups sur 20 dans le noir et j'abâts [sic] plusieurs fois 3 poupées sur 5 coups.

5 février. Jeudi.

Représentation du microscope à gaz³⁴ par Mr Poitevin. On nous montre des choses très curieuses dans l'eau, dans la pâte, dans le fromage; des animaux à formes bizarres et très gloutons.

6 février. Vendredi.

Nous allons au théâtre des singes sur le quai. Ils sont forts amusants³⁵. Le g[ran]d écart sur les poneys, la voiture verse à l'effroi du cocher, du domestique et des maîtres singes. Assaut d'une ville par des chiens.

7 février. Samedi.

[...] Dîner chez ma mère. Tout le monde commence à se mettre en train pour le carnaval: Venise est très animée.

8 février. Dimanche. Septuagésime.

[...] Le soir la troupe des bizarres chez ma mère et leurs danses. Ils nous donnent des bonbons et des huîtres fraîches.

10 février. Mardi.

Le soir le ballet Esmeralda avec Melle Ellsler³⁶ à la Fenice. Le théâtre est plein.

33. San Lazzaro degli Armeni, monastère de la congrégation des bénédictins mékhitaristes, ordre catholique arménien.

34. « Microscope à gaz, sorte de microscope dans lequel la lumière du soleil est remplacée par celle que fournit la combustion d'un mélange d'hydrogène et d'oxygène » (GDU). Au milieu du XIX^e siècle, le microscope était encore un instrument d'invention récente. Et la connaissance des micro-organismes peu répandue dans le grand public, même cultivé.

35. Le prince observera durant une partie de sa vie certaines règles de l'ancienne orthographe, écrivant par exemple « complimens » et « amusans » pour « compliments » et « amusants ». Nous avons respecté cette graphie archaïque, comme d'une manière générale, nous avons respecté l'orthographe du comte de Chambord, dont les fautes sont étonnamment peu nombreuses.

36. Fanny Ellsler (1810-1884). Célèbre danseuse d'origine autrichienne.

11 février. Mercredi.

[...] Bal chez le gouverneur avec toute la société

1. P[rin]cesse Jablonowska – 2 Melle de Thurn.

3. Melle de Nicolay – 4 Melle du Lieu³⁷.

12 février. Jeudi.

Je visite avec le cap. Körler la construction d'un quai : confection de blocs factices.

Dîner des autorités chez moi. Le soir théâtre. [...]

15 février. Dimanche. Sexagésime.

[...] Départ à 4 [heures] ½ pour la valle Morosina³⁸ avec le c[om]te Zan, Mrs Mocenigo et Albrizzi³⁹. Le c[om]te Zan nous reçoit à merveille, avec luxe dans une petite maison au milieu des marais.

16 février. Lundi.

Chasse des tonneaux à 5 h[eu]res du matin jusqu'à 2. 135 canards tués. Moi 18. [...]

17 février. Mardi.

Promenade aux bêtes féroces. Nous voyons un beau tigre noir. [...]

Bal du casino.

1. C[om]tesse Mocenigo – 2. B[ar]onne Trobriand.

3. P[rin]cesse Dolgoroucki.

18 février. Mercredi.

[...] Je vais à l'arsenal le matin. Abbatage [*sic*] d'une corvette en carène⁴⁰. [...]

37. Le jeune prince tient son carnet de bal, notant consciencieusement le nom de ses cavalières.

38. Partie de la lagune, près de Codevigo, au sud de Venise. Une *valle* – *vate* en vénitien – désigne une zone marécageuse endiguée, où l'on pratique la pêche ou la chasse au gibier d'eau.

39. Les Zane, les Mocenigo et les Albrizzi comptaient parmi les familles les plus illustres de la noblesse vénitienne.

40. Méthode consistant à coucher un navire sur le côté, afin d'en nettoyer ou d'en réparer la coque.

21 février. Samedi.

[...] Je cause avec Charrette⁴¹ [sic] dont je suis fort content. [...] (arrivé le 19)

22 février. Dimanche. Quinquagésime.

[...] Charrette a la goutte et ne peut sortir. [...] Masques chez ma mère. Dîner chez moi. Spectacle.

23 février. Lundi gras.

[...] Le soir spectacle charmant chez ma mère.

L'héritière. La fleuriste de Gand. L'ours et le pacha⁴²: Monti⁴³, Trobriand et Melle du Lieu jouent à ravir.

24 février. Mardi gras.

Le soir bal chez Mme Polastro.

1. Melle du Lieu – 2. Mme Prachima.

3. Melle de Salis.

Cavalchina. Je fais 2 tours dans la salle jusqu'à 3 [heures] ½. Foule de masques, magnifique coup d'œil de la Fenice éclairée avec un g[ran]d luxe.

26 février. Jeudi.

[...] Dîner de tous les Français chez moi.

41. Athanase Charles Marin de Charette, baron de La Contrie (1796-1848), pair de France et neveu du fameux chef vendéen. En 1827, il a épousé Louise Marie Charlotte, comtesse de Vierzon (1809-1891), demi-sœur naturelle du comte de Chambord. En effet, de sa liaison – ou de son union secrète – avec l'Anglaise Amy Brown, le duc de Berry avait eu deux filles réputées illégitimes: Charlotte Marie Augustine, titrée comtesse d'Issoudun (1808-1886), et la comtesse de Vierzon. Le prince avait révélé leur existence à sa femme, Marie-Caroline, *in articulo mortis*, en 1820. Les deux demoiselles ont eu ensuite les honneurs de la cour. Louise et Athanase de Charette auront sept fils: Charles Louis Athanase (1830-1830), Athanase Charles Marie (1832-1911), Louis Marie (1834-1919), Ferdinand Urbain Marie (1837-1917), Urbain Georges Marie (1839-1925), Maurice Charles Alain (1841-1916) et Armand Étienne Henri (1843-1909), ainsi que trois filles: Henriette (1835-1932), Colette (1846-1919) et Anne Victorine Marie Michelle (1847-1909). Le baron de Charette était arrivé à Venise le 19 février.

42. *L'héritière* et *L'ours et le pacha* sont deux comédies vaudevilles en un acte d'Eugène Scribe. Nous n'avons pas retrouvé cette *Fleuriste de Gand*...

43. Le comte Édouard de Monti de Rezé (1808-1877), noble breton légitimiste, de lointaine origine florentine. Ses neveux Yves et René – fils de son frère Alexandre (né en 1814) – seront plus tard, eux aussi gentilhommes de service du comte de Chambord.

27 février. *Vendredi.*

Visite à l'archiduc Frédéric. Dîner chez ma mère. Adieux. Je laisse Charrette avec la goutte.

28 février. *Samedi.*

Je pars à 5 heures. Je quitte le duc et la d[uch]esse de Lévis⁴⁴ à Mestre. A Pordenone le siège tombe avec Caduff⁴⁵ et Richy [?]⁴⁶. Dîner à Codroipo passé par Udine. J'envoie les deux hommes tombés en avant.

1^{er} mars. *Dimanche. 1. Quadragésime.*

J'arrive à Goritz à 2 [3 ?] h[eur]es du matin. Messe aux Franciscains. Vu l'archevêque. Gleisbach. Petit Attems⁴⁷ et sa fille. Milhartschich. C[om]te Lanthieri⁴⁸ à la portière. Temps superbe. Nous dînons à Adelsberg⁴⁹. Nous couchons à Ober Laybach⁵⁰.

2 mars. *Lundi.*

Nous continuons notre route. Dîner à Gonowitz⁵¹ fort mal. Coucher à Marbourg à minuit. [...]

44. Gaston François Christophe duc de Ventadour et duc de Lévis (1794-1863). Issu d'une des plus anciennes familles du Midi, pair de France, il a suivi Charles X dans l'exil et reçu en 1838 la mission de parachever la formation du jeune duc de Bordeaux, qui vient de terminer ses études. Méridional jovial et bedonnant, Lévis saura ouvrir l'esprit de son élève en lui faisant entreprendre de grands périple à travers l'Europe. Il restera ensuite à son service et deviendra l'un des principaux conseillers politiques du prétendant, une sorte de « Premier ministre » de l'exil. Il est l'oncle maternel de Raymond de Nicolaÿ (voir *supra*, même chapitre, note 10), la mère de ce dernier – la marquise de Nicolaÿ, ex-gouvernante de Louise d'Artois – étant la sœur du duc de Lévis. Ce dernier avait épousé en 1821 Marie Catherine Amanda d'Aubusson de La Feuillade (1798-1854), fille du marquis de Castelnouvel. Châteaubriand écrit d'elle : « La nouvelle et charmante duchesse de Lévis, sa femme, réunit au grand nom de d'Aubusson les plus brillantes qualités du cœur et de l'esprit : il y a de quoi vivre quand les grâces empruntent à l'histoire des ailes infatigables ! » (*Mémoires d'outre-tombe*, tome III, Paris, 1910, p. 519.)

45. Albert Caduff, valet de chambre du prince. Il le servira toute sa vie, et recevra à la mort du prince, une pension de 2500 francs.

46. Richy ou Reihy, sans doute un serviteur du comte de Chambord.

47. Les comtes Attems appartenaient à une ancienne famille de la noblesse locale. Ils possédaient un palais à Goritz, et faisaient partie des intimes des Bourbons en exil.

48. Les Lanthieri – ou Lantieri – étaient une noble famille de la région. En 1880, le prince loua leur palais à Gorizia, où la comtesse de Chambord s'éteindra, six ans plus tard.

49. Postojna.

50. Vrhnika, à 21 km de Ljubljana.

51. L'actuel Slovenske Konjice, en Slovénie.

3 mars. Mardi.

J'arrive à Gratz à 2 h[eur]es. [...] Le gouverneur⁵² m'accompagne au chemin de fer. [...] Je couche à Mürzzuschlag.

4 mars. Mercredi. Q[ua]tre-JT[emps]⁵³

Je pars à 7 h[eur]es. J'arrive à 3 à Frohsdorf. Je me retrouve avec plaisir chez nous et avec ma tante⁵⁴.

5 mars. Jeudi.

Je vois le Schönwald avec des lapins. Promenade à Erlach. [...]

7 mars. Samedi. Q[ua]tre-JT[emps]

Chasse dans les montagnes derrière le château. 1 lièvre et 1 hibou. [...]

13 mars. Vendredi.

Grand vent le long de la rivière. Je m'y promène pour trouver des oiseaux d'eau.

16 mars. Lundi.

Je cours pendant 2 heures après des canards jusqu'à Aichbügl⁵⁵, mais je ne réussis pas à les atteindre.

20 mars. Vendredi.

Chasse à Lichtenwerth [sic]⁵⁶. 4 lapins. 2 perdrix. Je m'y amuse assez.

52. Matthias Constantin Capello, comte von Wickenburg (1797-1880), gouverneur de Styrie. Il se rendra à Bruck, au chevet du prince malade, au mois d'avril suivant (voir *infra*).

53. Dans chacune des quatre saisons de l'année, la liturgie catholique distingue une semaine particulière, dite des « Quatre-Temps ». Les mercredis, vendredis et samedis de ces quatre semaines sont jours de jeûne, pourvus d'un formulaire propre.

54. Marie-Thérèse Charlotte de France (1778-1851), « Madame Royale », fille de Louis XVI et tante du comte de Chambord. Elle a épousé en 1799 son cousin germain Louis-Antoine, duc d'Angoulême. « Reine de France » *de facto* pendant quelques minutes le 2 août 1830, entre la signature d'abdication de Charles X et celle de son mari, le très éphémère Louis XIX, puis *de jure* pour certains royalistes après la mort de Charles X. Elle porte en exil le titre de comtesse de Marnes. En 1844, elle a fait l'acquisition du château de Frohsdorf, à 50 km au sud-est de Vienne, près de Wiener-Neustadt, pour en faire sa résidence principale. Le domaine de 3 000 hectares comptait trois autres châteaux : Pitten, qui servira de relais de chasse au comte de Chambord, Eichbüchl et Katzeldorf, transformé en couvent de liguoriens par l'épouse du prince. Frohsdorf avait appartenu – entre autres propriétaires – à Caroline Murat, sœur de Napoléon I^{er}, puis à Pierre Louis duc de Blacas d'Aulps (1771-1839) qui avait suivi les Bourbons en exil. La comtesse de Marnes l'a racheté à ses héritiers.

55. Ou Eichbüchl, autre château appartenant au comte de Chambord, près de Katzeldorf, à quelques kilomètres de Frohsdorf.

56. Lichtenwörth, au nord-est de Wiener Neustadt.

27 mars. Vendredi.

Arrivée de Mr de Bouillé⁵⁷ avec son cousin Roger de Bouillé, neveu de l'évêque.

29 mars. Dimanche. 5. Judica.

[...] Musique le soir. Roger de B[ouillé] grand musicien. Ses stances et ses walses [*sic*]. Il chante des stances dont les paroles sont composées par son cousin.

1^{er} avril. Mercredi.

Promenade sur le bord de la rivière. Je tue 2 canards en traversant la Leytha⁵⁸ avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

3 avril. Vendredi.

Je dessine Pitten⁵⁹. [...]

8 avril. Mercredi saint.

[...] Ténèbres au château bien chantées.

10 avril. Vendredi saint.

Office au Neu-Kloster à Neustadt à 10 h[eur]es grand vent.

Je vais au Tombeau à Lanzenkirchen. Je dessine le château et la maison du garde dans le creux d'un arbre près d'Offenbach.

11 avril. Samedi saint.

Office rapide à Neustadt – le tout ne dure qu'une heure –

Résurrection à Lanzenkirchen. Belle procession. Peuple pieux : on fait le tour de la place.

57. François Marie Michel comte de Bouillé (1779-1853). Noblé émigré, il avait servi Louis XVIII en exil. Au retour des Bourbons, il était devenu aide de camp du comte d'Artois, gouverneur de la Martinique et pair de France. On lui doit le *Chant français*, hymne de la Restauration. Il avait été précepteur du jeune duc de Bordeaux, pendant trois ans de 1835 à 1837. Son cousin, sans doute le comte Roger de Bouillé (1819-1906), n'était pas seulement musicien, mais aussi un dessinateur et aquarelliste de talent, spécialiste des Pyrénées. Un Jean-Baptiste de Bouillé (1759-1842) avait été évêque de Poitiers.

58. La Leitha, rivière prenant sa source à 9 km au sud de Neustadt. Elle formera jusqu'en 1921 la limite entre le royaume de Hongrie et l'Autriche proprement dite, d'où les expressions de Cisleithanie et Transleithanie.

59. Les jours suivants, le prince, en verve artistique, dessinera Katzelsdorf et Schwarzaau.

12 avril. Dimanche. Pâques.

Messe à 7 h[eur]es à la paroisse avec Bouillé, Montbel⁶⁰, Monti, où nous faisons nos Pâques.

G[ran]d messe. [...] Belle bénédiction à la chapelle.

14 avril. Mardi.

Je pars pour la chasse dans les montagnes de Styrie. Je tombe malade à Bruck⁶¹ dans l'hôtel du chemin de fer.

15 avril. Mercredi.

Le c[om]te Wickenburg vient de Gratz il est pendant toute ma maladie d'une prévenance et d'un soin extrême. Le docteur Stiegeri de Gratz vient. Le doct[eur] Rittmiller de Bruck. On me met des sangsues. Le chirurgien Krepch me soigne aussi.

16 avril. Jeudi.

La fièvre est violente. Le doct[eur] Bougon⁶², Mr de Bouillé et l'abbé⁶³ arrivent de Frohsdorf ce qui me fait grand plaisir ; je souffre beaucoup de la tête.

17 avril. Vendredi.

Ma tante arrive avec Mme de Choiseul⁶⁴ et O'Hegerty. Je suis toujours très malade. [...]

60. Guillaume Isidore Baron, comte de Montbel (1787-1861). Sous la Restauration, il avait été ministre de l'Instruction publique et des Cultes, puis de l'Intérieur, et enfin des Finances, en 1829-1830. Il avait signé les désastreuses ordonnances de juillet, avant de s'exiler à Vienne à l'avènement de Louis-Philippe I^{er}. Il est demeuré un fidèle serviteur de Charles X et du duc d'Angoulême, puis du comte de Chambord, auquel il a enseigné l'économie politique

61. Bruck-sur-la-Mur, près de Leoben, en Styrie. Le prince s'y maria sept mois plus tard.

62. Charles Joseph Julien Bougon (1779-1851). Premier chirurgien de Monsieur, comte d'Artois, il était présent à l'agonie du duc de Berry puis à la naissance de l'« Enfant du Miracle ». Ayant suivi les Bourbons en exil, il a assisté Charles X et le duc d'Angoulême jusqu'à leur dernier souffle.

63. L'abbé Stanislas Trébuquet (1796-1868). Professeur de rhétorique au collège Stanislas, à Paris, puis secrétaire particulier de Mgr Denis Luc Frayssinous, il a suivi celui-ci lorsqu'il a été nommé précepteur du duc de Bordeaux. Il a enseigné la littérature au jeune prince puis, après le départ de Frayssinous en 1838, il est devenu son confesseur et son directeur de conscience, charge qu'il exercera pendant trente ans. Dans son Journal, c'est lui que le comte de Chambord nomme toujours « l'abbé », sans plus de précision. Sa sainteté – un peu ennuyeuse – lui vaudra le surnom d'« ange de Frohsdorf ».

64. Caroline de Choiseul († 1873), dame de la Croix des États d'Autriche, dame d'honneur de la duchesse d'Angoulême.